

La défense Nabokov

La vie d'un grand écrivain est amusante quand elle s'achève dans une sorte de jugement dernier. Par rapport à une œuvre puissamment et vicieusement poursuivie, méditée, orchestrée, menée bout malgré tous les obstacles, il y a, en définitive les Bons et les Méchants. Peu de Bons, beaucoup de Méchant ? Ça ne rate jamais, et c'est ça qui est drôle.

Voyez Nabokov. Les représentants, contre lui de la lourdeur et de la mort collective s'appellent. les fascistes russes (qui assassinent son père, en 1922, à Berlin); les nazis (son frère cadet meurt en déportation); les communistes (« je n'aime pas les communistes à cause de l'idée qu'ils se font de la photographie »); les émigrés (qui le jalouent); les anti-émigrés (qui le prennent pour un aristocrate méprisant); les intellectuels occidentaux; progressistes (qui suivent la propagande stalinienne); les écrivains réalistes, naturalistes, populistes (qui le jugent trop raffiné); les psychiatres et les psychanalystes (qui sont choqués par cet irresponsable, adepte suspect du principe de plaisir); les professeurs et les universitaires (de quel droit nous enseignerait-il quoi que ce soit ?); les juges et les tribunaux (c'est un pornographe); les pornographes (il écrit des choses trop intelligentes); les éditeurs (ne pourriez-vous pas transformer votre nymphette Lolita en petit garçon ?); les féministes (sa description de la mère américaine n'est-elle pas féroce ment misogyne ?); les anticommunistes

professionnels (qui n'ont aucun intérêt pour la littérature et finissent par ressembler si étrangement à leurs adversaires); - sans parler de la police officielle ou secrète, mais très concrète, des différents pays où il se faufile, changeant de domicile et de langue jusqu'à la métamorphose triomphale du russe en anglais (et réciproquement).

L'existence écrite, quel sport !

« Durant l'été 1953, dans un ranch des environs de Portal, Arizona, dans une maison louée à Ashland, Oregon, et dans divers motels de l'Ouest et du Midwest, j'ai trouvé le moyen, tout en chassant les papillons et en écrivant *Lolita* et *Pnine*, de traduire en russe *Speak, Memory* avec le concours de ma femme... Cette remise en forme, en anglais, d'une remise en forme en russe de ce qui avait été au départ une restitution en anglais de souvenirs russes, s'est révélée être une besogne infernale, mais je me suis quelque peu consolé en me disant que de telles métamorphoses à répétition, familières aux papillons, n'avaient encore été tentées par aucun humain. »

La partie d'échecs se déroule dans la réalité directe : avancées, reculs, illuminations, fatigue, sacrifices de pions, mouvements des fous et des cavaliers, débordement par les ailes, concentration sur chaque point, attaques brusquées, longues et sinueuses défenses. Nabokov se sera montré un défenseur hors pair, jusqu'à l'attaque fulgurante de *Lolita*. L'essentiel est de ne pas se retrouver encerclé, coincé, suicidé (thème de ce merveilleux livre de jeunesse qu'est *La*

Défense Loujine[[Réédité chez Gallimard, - Folio », 1991, avec une préface de l'auteur.]] : « Vers la fin du chapitre quatre, je jou un coup inattendu dans un coin de l'échiquier ») Au fond, c'est ainsi que nous devrions étudier l' inventions *vitales* des grands maîtres de not époque destructrice: Proust, Joyce, Nabokov Céline. Contre qui jouent-ils? Contre tout le monde. Qu'est-ce qui les soutient ? La force d malentendu. Que veulent-ils sauver à tout prix Leur mémoire, leurs sensations, leurs accumula' tions, parfois inavouables, de *détails*. « Le véritable écrivain devrait ignorer tous les lecteurs sauf un, celui de l'avenir qui, à son tour, n'est nul autre que l'auteur réfléchi dans le temps » (les M. chants : « Quel incroyable narcissisme ! »). Mat, trise du temps auquel nous ne nous croyons sou-i mis qu'à cause de « notre perception barbare» Et à travers de simples jeux de langage ? Oui.

Il y a plus grave : un écrivain conscient est responsable de toute la culture de son pays, il peu arriver qu'en période de détresse il soit seul à l'assumer, sans garantie, sans espoir, sans illusions dans un tourbillon de ténèbres. Que serait l'Irlande sans Joyce ? Et la Russie sans Nabokov ? Sur le moment, presque personne ne s'en aperçoit : il semble se passer des choses tellement plus importantes ! Comme dit Zina, à la fin du *Don* : « Je crois que tu deviendras un écrivain comme il n'y en a jamais eu auparavant et la Russie sera folle de toi quand elle reviendra trop tard à son bon sens. »

L'enchantement qu'on éprouve à lire Nabokov vient de

son lyrisme ironique. Toutes les vertus de la grande poésie sont là (fidélité à Pouchkine), mais portées à l'incandescence critique d'un calcul sans cesse en éveil. Il fait longuement rêver (la promenade en forêt du *Don*, les plages émotives de *Lolita*), mais il montre que la rêverie se referme sur elle-même, dans un rire hors temps, parce qu'elle est de plus en plus interdite dans le monde humain. Pas seulement interdite, mais intransmissible sauf par le secret littéraire : « Deux caractéristiques distinguaient Leonard Blorengé, président du Département de langue et littérature françaises : il détestait la littérature et il ne savait pas le français. » (*Pnine.*)

Nos hommages à Nabokov ? Ils arrivent bien tard, treize ans après sa mort, à la suite de tonnes inutiles de mauvais romans, de sottises poétiques et de banalités sociologiques. Pour la société, et pour cause, il n'existe d'écrivain exceptionnel que mort. On se souvient du soupir de Joyce en 1939 : « Ils feraient mieux de lire *Finnegans Wake* que de faire la guerre. » Mais une petite phrase palpitante et mystérieuse de Nabokov lui répondait déjà : « Comme un fou se croit Dieu, nous nous croyons mortels. »

Philippe Sollers

La Guerre du Goût – « La défense Nabokov », Folio,
p. 420-423

